

La Wehrmacht au Causse

Dans la soirée du 23 août 1944, le Causse va se trouver sur le chemin de colonnes allemandes. Celles-ci, basées en Aquitaine viennent de St Guilhem et vont vers Ganges, afin de rallier la vallée du Rhône avant que les troupes Alliées débarquées en Provence le 15 Août ne leur coupent le chemin du repli vers le nord.

Il fait chaud, et les chaises sont de sortie dans les rues du village, particulièrement dans le «Quartier neuf» (place de la Mairie et route de St Guilhem): les voisins se réunissent pour «prendre le frais» en échangeant les dernières nouvelles de la guerre. On ne risque manifestement rien ici, les allemands privilégiant les grandes routes pour circuler plus rapidement...

L'arrivée surprise des estafettes motocyclistes se fait vers 21 heures, et les premiers caussenards à en être informés sont Joseph (le futur mari de Bernadette) et François Salvi (le futur mari de Colette): ils sont interrogés par 2 ou 3 «vert-de-gris» sur la route de St Guilhem, au niveau du pont situé à la sortie du village sur la présence éventuelle de maquisards, ainsi que la raison de leur présence là... Peu effarouchés, ils iront simplement rejoindre leur frère Jean (le père de Michel), de garde auprès de la charbonnière qu'ils ont allumé plus tôt dans le «bois d'Eunuc»!

Et justement, des «maquisards», il y en a! Plutôt d'ailleurs, de récents convertis, ex-miliciens montpelliérains supplétifs du gouvernement de Vichy, venus se mettre à l'abri, car ayant senti le vent de l'Histoire tourner!!! Ils sont une vingtaine, avec véhicules, armes et explosifs, et jouent les shérifs au café Rodier avant de rejoindre le maquis de Larret (au-dessus de Pégairolles). Il y a déjà là beaucoup d'autochtones qui fêtent la libération des premières villes françaises... Quant aux jeunes caussenards, tels Jeannot Carrié, ils sont là à «bader» le groupe de résistants!

C'est alors que débarquent les premiers allemands, trouvant plus prudent de circuler sur de petites routes, sans doute moins surveillées.... Et que s'enfuient les pseudo-résistants!

A l'entrée du village, Pierre Lalèque (gardien à l'usine du moulin de Bertrand, le grand-père de Laurence) entendant du bruit sort sur son pas de porte et appelle ce qu'il croit être son fils: «C'est toi, François?»... Les Allemands répondent d'abord par une grenade qui le blesse sérieusement, puis lui prodiguent quelques soins. La maison voisine (celle de Claude et Martine Sèneray) est occupée par Maria Lalèque qui se retrouve face aux soldats qui lui volent une montre, puis invitent sa fille Claire (d'une vingtaine d'années) qui arrive, à les rejoindre à l'étage... Invitation déclinée par la fuite! Et pendant ce temps, la TSF est branchée sur Radio Londres!

Place de la Mairie, en chœur, tous les valeureux maquisards de s'égailler dans la nature, qui par la route de St Jean, qui par la ruelle entre le café et la Mairie, qui au travers de la maison de René Baljou (le père de Régis), en direction de la vigne de Pierre Chaptal (le grand-père de Patrice et Franck) située derrière ...

Cependant, l'un d'entre eux, plus courageux (ou inconscient), ne trouve rien de

mieux à faire que de braquer les avant-gardes allemandes avec son arme... Il est abattu devant la maison de René Baljou, et appelle ses amis au secours: «Camboulive, viens me chercher, je suis blessé! Viens me chercher...»! Les allemands mitraillent aussi la maison dans laquelle il y aura quelques dégâts au «potager» en briques, et braquent René et Laure, leur demandant d'aller coucher le «petit» (Régis). Seul, Eugène Alibert (le père de Jean-Pierre et Patrick) et Amédée Dusfour (le père de Yves, Michel et Christiane) tentent de mettre le blessé à l'abri, à la Mairie (à cette époque, dans la Mairie, l'école s'ouvre au fond du couloir, les locaux municipaux sont à l'étage, et les locaux de part et d'autre du couloir sont les appartements de l'institutrice, Mme Alibert). Le reste de la colonne allemande arrive alors, et voyant du mouvement à la Mairie, lance plusieurs grenades par la fenêtre ouverte.

Dans la Mairie, c'est alors le sauve-qui-peut général: Eugène, quoique blessé par des éclats dans la cuisse fait évacuer toute la famille (son épouse Marie, son fils Jean-Pierre, une petite nièce et sa tante Alexandrine Vareilhes) dans la cour de récréation (à l'emplacement de la salle polyvalente actuelle), puis en sautant le mur, dans la vigne de Gérard Lalèque (le père de Philippe et Françoise)... Hélas pour la tante qui, sautant malencontreusement sur un mûrier retombe mal et se casse la clavicule. Dès lors, les Allemands comprenant la direction de cette fuite vont sur la route de Ganges, derrière le café Rodier, et se mettent à «arroser» copieusement la vigne à la mitraillette ... Heureusement qu'il faisait nuit, alors pour les cinq cibles, tapies au pied des souches! Les hommes iront se réfugier à Marou, les femmes chez Gérard Lalèque, et la blessée restera tapie dans un «bartas» jusqu'au lendemain.

Ceux qui étaient sur la terrasse de Marceau Carrié sont «exfiltrés» par l'ancienne salle du café jusque dans le petit jardin situé à l'arrière, où il resteront toute la nuit, écoutant silencieusement le passage des voitures, camions, blindés, ainsi que les explosions des grenades lancées dès le moindre mouvement ou bruit suspect.

Dans le même temps, alerté par les bruits de moteur, Auguste Baljou (le grand-père d'Eric, qui fréquente Simone habitant alors à Bertrand) file sur son vélo à St Jean prévenir le maquis local («Valmy») de l'abbé Capman et de Henri Tricou .

Chez les Rodier, c'est la panique: armes et explosifs sont toujours là, au milieu de la salle... Parents (Joseph et Aurélie) en enfants (Louis, Madeleine, Jeanne et Germaine) vont alors faire la chaîne entre le café et la cave, où tout ce dangereux matériel sera stocké sous les caisses de bière et de limonade! Pendant ce marathon, les Allemands intrigués par le bruit tirent une rafale de mitraillette dans la porte close. Quelques minutes plus tard, ils pénètrent dans le café... Ouf, il ne reste aucune trace des armes! Mais quelle frayeur rétrospective pour la famille Rodier, si les Allemands étaient rentrés alors que armes et munitions étaient là, étalées au milieu de bar!

Par crainte de l'arrivée d'une deuxième colonne allemande, des caussenards (Eugène Alibert, Joseph Rodier et Auguste Baljou) projettent de faire sauter le «pont du Cabrier», le long de l'Hérault entre St Guilhem et le Causse, avec 30 kg de dynamite...Ils en sont dissuadés juste à temps (la dynamite était déjà fixée sous la voûte du pont) par le curé de St Guilhem, craignant des représailles pour ses paroissiens. Et il n'y eut point de seconde colonne!

En quittant le Causse, les Allemands volent la camionnette d'Eugène Alibert, qu'il récupérera du côté de Salinelles.

A Ganges, cette forte colonne allemande (5000 hommes environ), accueillie par un déluge de feu des maquisards cévenols, va rebrousser chemin et devra emprunter le pont de St Etienne d'Issensac, dont l'étroitesse les obligera à défoncer les parapets (qui tomberont dans l'Hérault... Ils y sont toujours!) à l'aide des blindés pour pouvoir passer avec leurs lourds camions.

Marou pour la plupart, tels ceux de chez Carrié, guidés par Pierrot Vareilhes (le demi-frère de Ginette et Marie-Claude), avec une halte reposante au «Champ long de Cournut»... Le moulin de Figuières pour la famille d'Edmond Cammal (le père de Maurice, René et Lucienne), avec un jambon cru porté amoureusement par René!... L'Agast furent les principaux asiles caussenards de la soirée (et des 2 ou 3 jours suivant...). Louis Cammal (le grand-père de Marie-Rose et Jean-Claude) et sa fille Rosa ont eux, «campé» dans le «bois de Vialla», au-dessus du moulin de Figuières!

Bilan humain de ce soir-là, 4 blessés: 3 caussenards et un pseudo-résistant de la dernière heure (et milicien de longue date, mais le vent tournant.....). Ce dernier sera ramené à l'hôpital de Montpellier par Loulou Rodier, dans la «traction avant» qui l'avait amené au Causse. Et la colonne allemande traversera le village durant la nuit du 23, et la journée du 24 Août.

Colonne enfin passée, ce fut le retour des caussenards pour se rendre compte que dans certaines maisons visitées, vélos, nourriture, boissons avaient disparu. Marceau Carrié qui était resté stoïquement dans les locaux de «sa» Poste, dont il était responsable, avait mémé ravitaillé en eau un soldat assoiffé: il reçut en remerciement un paquet de tabac... qui lui fut volé illico par le soldat suivant!

Anecdote amusante de cette soirée, récoltée auprès d'Alain Vareilhes: des véhicules arrêtés à l'entrée du Causse, Ricou (père d'Alain, de Gisèle et d'Éliane) voit descendre 2 soldats qui se mettent à grimper dans le champ au-dessus de la route, en direction de sa maison (ils habitent alors dans la maison actuelle de Patrice et Sophie Chaptal)...Inquiétude!!! Mais soulagement lorsque les deux soldats, se retournant, se mettent à «poser culotte», offrant alors un spectacle...lunaire!

Anecdote plus tragique: c'est ce même jour que mourut François Bougette (le grand-père de Bernard et Yolande). Inutile de penser aller récupérer un cercueil à Ganges! Il fallut confectionner le-dit cercueil au Causse, avec les moyens du bord, vue l'absence de menuisier local... Ce qui fut fait avec des planches de coffrage d'Amédée Dusfour par les mains expertes de Loulou Rodier et Auguste Baljou.

Anecdote surprenante: Hubert Vialla (un oncle de Christiane, Michel, Yves, Jacqueline, Annie, Thérèse, Marie-Rose Dusfour, Maurice, René, Lucienne Cammal) couché tôt dans la soirée du 23 (et n'ayant donc rien entendu des événements en question), a quitté de bon matin le 24 son domicile, rue des Calandres (actuelle maison Fetah) pour aller travailler dans les bois sur les pentes du «Pic du Faou». Traversant sans encombre la route de St Guilhem à la «Croix Verte», il profite sans le savoir d'une cassure dans la colonne allemande. Rentrant juste avant la nuit, alors que les Allemands ont quitté le village, il est resté sceptique sur la réalité de ce que les

autres caussenards lui ont raconté!